



Impressions et ressentis de quelques professionnels du champ médico-social.

Isabelle Cluet, Conseiller socio-éducatif

Charlotte Trabut, Juge des enfants

Interview d'une directrice de PMI (Amina) et de deux assistantes sociales de polyvalence de secteur (Caroline et Sarah) par un conseiller socio-éducatif et un juge des enfants

Le chômage, la crise du logement, la baisse du pouvoir d'achat, autant de motifs d'inquiétude pour les familles d'aujourd'hui que pour les parents de demain. Selon les professionnels du champ médico-social que nous avons interviewés, les difficultés socio-économiques ont un impact sur le regard et les attitudes parentales.

Les nouvelles composantes familiales, les évolutions du droit de la famille, la reconnaissance des droits de l'enfant concourent, explicitement ou confusément, aux difficultés ressenties par bon nombre de parents quant à l'exercice de leur autorité. Se pourrait-il qu'être parent aujourd'hui soit devenu mission impossible ?

Comment trouver un juste équilibre entre sévérité et laxisme ?

Du dressage à l'obéissance parfaite, du droit de tout savoir à l'enfant-roi, quels conseils prodiguer à ces parents ?

Une chose est sûre, tous ces professionnels savent qu'il n'est plus possible d'énoncer un seul modèle éducatif. Les exigences éducatives se sont transformées et les parents voient leurs obligations évoluer progressivement, avec des attentes en terme de loisirs, de socialisation et d'épanouissement des enfants bien au-delà de leurs droits et devoirs d'entretien, de soins et d'éducation. Certains parents expriment leurs difficultés pour imposer le respect des règles, si chèrement négociées, ce qui les conduit soit à des relations conflictuelles, soit à un lâcher prise sur les désirs, quand ce ne sont pas les caprices des enfants.

Aider, soutenir et accompagner les parents dans leur rôle éducatif reste une lourde tâche pour ces professionnels qui entendent la mener sans préjuger de l'existence de « parents démissionnaires ».

Quelles sont les aides apportées par ces professionnelles et sont-elles prêtes à adapter leurs pratiques face aux nouveaux enjeux de la parentalité ?

Mélampous : Avez-vous l'impression que l'attitude des parents vis-à-vis de leurs enfants a changé depuis ces dix dernières années ?

Caroline : Je rencontre des parents de plus en plus inquiets quant au devenir professionnel de leur enfant, inquiets de cet avenir qu'ils n'arrivent pas à imaginer. Qu'est ce que va devenir ce jeune, une fois adulte ? Va-t-il faire un métier qu'il aime ?

Gérer la frustration

Amina : Les attitudes des parents aujourd'hui ont beaucoup changé. Ils veulent faire de plus en plus plaisir à leurs enfants car ils ne supportent plus de les frustrer. En même temps, ils ne supportent pas non plus leurs exigences les plus élémentaires.

J'ai rencontré une maman avec un bébé de trois semaines qui m'interrogeait : pourquoi pleure-t-il ? Pourquoi faut-il le nourrir la nuit ? En Afrique, cela ne pose pas de problème alors que pour une maman européenne, le bébé doit dormir la nuit. Devenir parents est devenu plus difficile et plus long.

De même un père, professeur d'université, m'a dit dernièrement : « *Ma fille m'agace* » (elle a 11 mois). « Pourquoi vous agace-t-elle ? ». « *Il faut lui dire tout le temps non et cela ne l'empêche pas de recommencer sans cesse !* ». « Votre « non » apparemment, est ferme mais vous en avez encore pour quelques semaines ! ». Il faut sans cesse que j'insiste sur des bases essentielles. Il est parti assez satisfait de ma réponse mais il va falloir qu'il tienne le coup.

On en arrive à des bébés tout puissants qui font des colères magistrales dans les couloirs de la PMI lorsqu'ils n'obtiennent pas ce qu'ils veulent. Cela m'est arrivé une fois de dire aux mamans « ouvrez vos sacs ». Elles avaient toutes un paquet de biscuits et je peux vous assurer que j'ai rarement vu un

enfant dans la salle en réclamer. On retrouve ce même comportement dans les magasins « Tu veux ça ? ça ? On demande à un enfant de moins de trois ans ce qu'il veut pour éviter toute frustration. Les parents ont peur de s'affirmer en imposant des limites à leurs enfants.

Sarah : Pour ma part, je remarque que les jeunes restent de plus en plus longtemps chez leurs parents et qu'ils « prennent en main » le budget familial. Soit ce sont eux qui apportent l'argent à la maison en travaillant, voire pour certains, en trafiquant, soit ils déstabilisent le budget par des dépenses qu'ils imposent. On retrouve les mêmes problèmes qu'avec les plus petits : pas de frustration !

M. : Pourquoi les parents ne veulent-ils pas assumer cette frustration ?

Amina : Spontanément les parents sont dans le plaisir et en même temps ils vont très mal.

Un mal-être, une incertitude de vie, une incertitude professionnelle, un isolement de plus en plus grand. L'arrivée d'un bébé dans une telle situation, c'est explosif ! Ils essaient de tenir la barre mais c'est très difficile. On a beaucoup plus de séparations qu'avant.

Les parents n'arrivent pas à faire face à toutes leurs obligations : gérer le quotidien, les temps de transport, les temps de travail. On demande à la mère d'être non seulement une maman mais aussi d'être une bonne professionnelle. Cela demande trop d'énergie et une trop grande disponibilité de jour comme de nuit. Elle doit assurer les insomnies du bébé, les devoirs du soir...

Cette année j'ai eu dix cartons de jouets données par les familles pour la PMI parce que les parents font le "vide" avant Noël pour acheter des jouets neufs. Pourquoi offrent-ils tant de cadeaux ? Parce qu'ils ne sont plus là. C'est une absence psychique.

J'ai l'exemple d'une maman chef d'entreprise qui me dit : « je vais passer mon enfant par la fenêtre ! ». Tout était difficile pour elle. Je lui ai demandé : « qu'est-ce qui vous pose problème ? » « Je ne sais pas faire » me répondit-elle. Elle maîtrisait son entreprise dans les moindres détails mais ne supportait pas que son bébé échappe à son contrôle « Il pleure quand il veut, il a faim quand il veut... ». Il fallait tisser ce lien.

Avant on avait un milieu un peu « intello », très angoissé et sans cesse débordé. Maintenant la frustration est pour tout le monde y compris chez les gens qui sont dans une situation de grande précarité. Et pourtant les parents sont capables d'aller acheter des baskets Nike pour leurs bébés !!

Ils passent leur temps à acheter des vêtements. Le loisir passe par le matériel.

Le mythe du paraître

Sarah : Il est vrai qu'aujourd'hui il y a ces contraintes de représentation : le mythe du paraître, malgré les problèmes de budget, malgré la précarité, la petitesse du logement. A l'école notamment, pour les parents, il faut que leur enfant ressemble aux autres et qu'ainsi ce ne soit pas inquiétant pour eux. Mais avant même que l'enfant soit mélangé aux autres en collectivité, il y a déjà ce besoin de plaisir.

Amina : On vit dans le plaisir, pas dans le devoir ou la contrainte. L'enfant ne doit plus poser de problème : il ne doit pas pleurer ni être malade. Les contraintes des parents sont ailleurs, dans la vie professionnelle. Ce sont les mamans qui ont besoin que l'on soit entièrement disponibles pour elles. L'enfant est adulte très rapidement. Il est l'adulte de ses parents.

M. : Comment les parents réagissent-ils devant leurs enfants devenus adolescents ?

En maternelle, on voit déjà des « petites lollitas ». Les ados ? : ils n'ont aucun goût de l'effort ! Ce n'est même pas de la paresse : pas d'effort à faire, qu'il soit intellectuel ou manuel...

Mais en même temps pourquoi feraient-ils un effort puisqu'on leur apporte tout ce dont ils ont besoin ?

Sarah : Ont dit tout aux enfants. Tous les problèmes du quotidien sont discutés devant les enfants ce qui provoque une angoisse terrible chez certains. Ils se sentent responsables parce qu'il y a des soucis financiers à la maison.

Précarité des parents et norme de plus en plus présente : le fossé se creuse entre attentes et réalité.

Amina : Les parents sont dans des situations de plus en plus précaires : sans travail, sans logement, sans protection sociale, notamment pour ceux qui viennent d'arriver en France, je me recentre alors sur l'enfant et donc sur le concret, pour que la mère ne se laisse pas aller.

Caroline : Maintenant il y a plein de magazines : comment votre enfant va grandir entre 0 et 6 ans ? Tout est prévu et si l'enfant ne grandit pas comme le disent les journaux, c'est inquiétant. Les parents s'inquiètent du fait que leurs enfants ne soient pas dans la norme. L'effet pervers de cette référence aux journaux est qu'il ne faut pas



que les enfants sortent "du moule". Il faut qu'il soit parfait et que les parents appliquent des recettes.

Amina : Il y a aussi l'impact de la publicité en matière de soins. Les médias ont pris la place des conseils d'une grande tante, d'une grande mère, d'une sœur... Les mères se renseignent pour leur accouchement à la télé, sur le net ; elles connaissent toutes les maladies. Cette dépendance à "la norme" ne touchent pas que les parents : les professionnels prennent parfois le relais et souhaitent que les parents eux-mêmes rentrent dans "dans la norme".

Je voudrais attirer l'attention sur une autre réalité : le CMP de mon secteur a une liste d'attente d'un an car à chaque fois qu'il y a un problème, c'est toujours l'enfant qui doit aller voir le psychologue. Il porte le problème de la famille ou de l'institution, et la problématique familiale n'est jamais posée. Beaucoup d'enfants sont envoyés par les crèches chez le pédopsychiatre parce qu'ils sont agités. Et puis on se rend compte qu'ils n'ont tout simplement pas assez de place à la maison pour se défouler.

M. : Parlez-nous de la situation des familles nouvellement immigrées.

Amina : Ces parents jettent un regard différent sur leurs enfants ou pas de regard du tout. L'enfant, est souvent là pour aider les parents à trouver une situation.

Je dois reconnaître que j'ai du mal avec les mamans récemment arrivées. Avant, les familles qui venaient du Maghreb ou de l'Afrique noire avaient un projet familial. Le mari faisait venir sa femme et ses enfants.

A l'époque du gouvernement Jospin, il y a eu des régularisations ; une enquête a démontré qu'une partie importante des familles concernées avait pu trouver un logement et un travail. Mais, ce n'était pas les mêmes mères. Ces mamans-là je me souviens, elles avaient des tripes avec leurs enfants. Aujourd'hui, l'enfant est là pour ouvrir des portes car les femmes arrivent dans une situation de précarité extrême, seules, sans projet. Ce sont des mères inquiétantes dans leurs rapports avec leur enfant, même si elles sont dynamiques, débrouillardes, parfois même menteuses pour pouvoir y arriver.

Caroline : C'est un peu contradictoire avec ce qu'on a dit sur l'enfant devenu le centre des préoccupations...

Sarah : Au service social de polyvalence de secteur, je fais le même constat. On a des parents qui justifient le fait qu'il faut absolument un suivi de santé, trouver un logement parce qu'ils ont un enfant, le plus souvent en bas âge. Ce sont des mères qui arrivent

soit du Maghreb soit d'Afrique Noire, totalement seules et démunies. Elles déboulent, elles tombent enceintes très vite et après deux ou trois mois de grossesse, elles arrivent au service social en disant « Voilà, je suis enceinte, à quoi ai-je droit ? »

Amina : On nourrit le bébé, le bébé, lui, nourrit la mère. On arrive avec de l'empathie pour cette mère mais celle-ci n'est pas toujours en demande. Il lui est très difficile de s'intéresser à son enfant. Cette évolution me paraît inquiétante.

Ce sont des gens qui se sentent menacés, ce qui est vrai dans certaines situations. Mais en fait, le sentiment de menace est très général.

M. : Pensez-vous que votre intervention professionnelle induit un changement dans la relation parent/enfant ?

Amina : Je me sens privilégiée car je travaille dans la même PMI depuis longtemps et les familles reviennent me voir. J'ai ouvert récemment un espace allaitement. Les mères viennent quand elles le veulent soit pour livrer une angoisse, pleurer, soit pour donner le biberon ou changer leur bébé. Elles se reposent, elles voient des gens, elles sortent de chez elles. C'est un espace public sans encadrement, mais elles peuvent faire appel à moi quant elles le veulent.

Les pères aussi ont changé grâce au congé parental. Concrètement ils sont plus présents : dans l'éducation, dans le regard, dans la façon de faire avec les enfants.

Caroline : Peut-être que dans 15 ans, les jeunes pères d'aujourd'hui seront plus présents auprès des ados...

Amina : Les parents réfléchissent beaucoup, peut être trop, et ne se posent pas toujours les bonnes questions. Les parents réparent ce qu'ils n'ont pas eu comme par exemple une relation satisfaisante avec leur propre mère, mais cela passe le plus souvent par un aspect matériel.

M. : Comment pourriez-vous travailler autrement ?

Sarah : Malheureusement, on travaille dans l'instant et souvent exclusivement sur l'aspect budgétaire.

Amina : Ce que dit Sarah est très important mais le travail dans la durée est également essentiel. Je constate malheureusement qu'avant, l'assistante sociale scolaire était là depuis longtemps. Il y avait un lien avec les parents. Elle connaissait par cœur les situations. A présent, les professionnels restent peu dans ce poste et les parents ont moins

confiance : le lien éducatif ne peut se tisser. Dans mon métier aussi, si je ne crée pas de lien avec une mère, ce n'est pas possible de travailler. Parfois c'est physique, c'est-à-dire que je la touche, pour qu'elle puisse aller toucher son bébé. Trouver une place en crèche, à l'école, faire évoluer les difficultés sociales et familiales exige un regard global sur les familles.

Caroline : Mais on a du mal à adapter les solutions parce que les gens ne rentrent pas dans les cases. C'est quelque chose de très frustrant. Je crains que l'on en arrive un jour à dire aux usagers : « Voilà vous arrivez, vous remplissez un formulaire et si vous avez moins de 10 points sur 30 vous ressortez. ! »

M. : Pour conclure comment voyez-vous les jeunes aujourd'hui ? Est-ce qu'ils vous inquiètent ou est-ce qu'au contraire, ils vous remplissent de joie ?

Sarah : Ils sont très très débrouillards. Ils sont livrés à eux-mêmes mais ils parviennent à « positiver cette débrouille ». En général quand ils ont besoin d'être soutenus, ils savent solliciter les bonnes personnes. C'est très positif. Et puis ce qui est bien c'est qu'ils disent les choses.

Finalement, les jeunes d'aujourd'hui ne sont pas forcément plus difficiles que ceux d'hier. ■